

« Le marché aux puces de Marseille va-t-il disparaître ? »

Michèle Jolé et William Kornblum

Le marché aux puces de Marseille est au cœur d'une gigantesque opération de rénovation urbaine qui risque de l'effacer de la carte. Michèle Jolé et William Kornblum, deux Marseillais d'adoption, explorent la perte que la transformation de cette institution représenterait pour les habitants et plus largement pour les quartiers Nord de la métropole phocéenne.

« Plus nous nous éloignons du centre et plus l'atmosphère devient politique. C'est le tour des docks, des bassins, des entrepôts, des cantonnements de la pauvreté, les asiles éparpillés de la misère : la banlieue... La longue rue de Lyon est la mine que Marseille creuse dans le paysage pour le faire voler en éclats à Saint-Lazare, à Saint-Antoine, à Arenc, à Septème et le couvrir des éclats de grenade de toutes les langues que parlent les peuples et les firmes commerciales. Alimentation moderne, rue de la Jamaïque, Comptoir de la Limite, Savon Abat-Jour, Minoterie de la Campagne, Bar du Gaz, Bar Facultatif... »

— Walter Benjamin, « Faubourgs », *Sens unique [précédé de] Enfance berlinoise [et suivi de] Paysages urbains*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris : Éditions Maurice Nadeau, collection « Les Lettres nouvelles », 1978.

Le marché aux puces de Christiane ou une guide avisée

Christiane vit à la Visitation depuis 1988¹. C'est une cité de logement social qui étonne par son aspect résidentiel, ses arbres, verdure, immeubles de petite taille. Il reste qu'elle n'a qu'un seul commerce, perdu au milieu d'une zone d'activités, d'usines, plus ou moins en déclin, en bordure d'une avenue bruyante. C'est sa cité. Elle l'aime, elle s'y sent bien ; elle parle de solidarité, de « village ». Elle dit aussi ne pas se laisser enfermer, se projeter à l'extérieur. Elle a participé ainsi dès le départ au projet Hôtel du Nord (Jolé 2012) : accueillir des hôtes, organiser des marches exploratoires... À la question pourquoi s'être lancée dans cette aventure, elle répond :

« Il y en a marre que l'on pense toujours que les quartiers Nord, ça craint. J'ai envie de me battre pour faire changer tout ça. Dès que l'on me propose de m'investir dans une cause pareille, je fonce. Il faut changer cette image. »

C'est de la cité qu'elle nous a fait partir, un dimanche matin. Comme si le marché lui-même, à quinze minutes à pied de chez elle, faisait partie de son territoire, comme si, lui aussi, la faisait exister et qu'il était bon que nous le comprenions. Faire ce périple avec elle, c'était pour nous, ethnographes de l'urbain, un moment classique d'observation, avec le désir de partager l'expérience, même courte, d'une connaissance à travers ses gestes, ses paroles, ses opinions, ses plaisirs, comme un moment d'humanité réveillée. Tout le long du parcours, Christiane commente comme si elle menait, elle aussi, une enquête, tout en s'adonnant à son plaisir, regarder, découvrir, dialoguer, exprimer ses opinions :

« C'est une vraie institution, ce marché aux puces de Bougainville. Que ce soit à la Busserine ou à la Visitation, tout le monde va aux puces le dimanche... On trouve de tout. De quoi se nourrir,

¹ Le titre de l'article est tiré d'une vidéo postée sur *YouTube* par la chaîne LCM, le 12 mars 2016. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=dzxIwY0DLX4>.

de quoi se vêtir, de quoi réparer la voiture, de quoi décorer la maison. C'est un lieu formidable de rencontres dans les quartiers Nord... S'ils devaient supprimer le marché aux puces, ça ferait des malheureux, moi la première. Ce marché est source de vie. »

Pour elle, le marché aux puces commence sous les piliers de l'autoroute et se poursuit sur l'avenue Gèze. Dans son langage, il y a « le marché d'en bas » et le « marché d'en haut ». Elle ne va presque jamais au marché officiel, « à l'intérieur », « en haut » :

« Moi, où j'aime aller, c'est ici ; les meilleures affaires, c'est ici ; les vendeurs ne paient pas leur place ; les autres, au marché à l'intérieur, paient de 10 à 20 euros. C'est pas rentable pour eux qui vendent trois trucs. Ils gagnent à peine 20, 30 euros par jour. Je préfère faire profiter ceux qui ont moins de moyens... Je trouve mon bonheur des fois ici ; c'est un vrai plaisir, c'est une passion, trouver des trucs pas chers parce que, moi, je suis plus contente de choses achetées aux puces qu'au magasin ; on fait une bonne affaire. Et puis lorsque je pars avec 10 ou 15 euros, arrivée là-bas, j'ai déjà plus rien, je ne peux pas aller plus loin ! »

Michèle Jolé découvre très vite la passion de Christiane pour le marché aux puces, la première fois où elle fut invitée chez elle comme hôte de l'Hôtel du Nord. Il lui a suffi de l'écouter parler de son intérieur pour savoir que la plupart des objets venaient de là. Dans son appartement, une impression d'exotisme prévaut, difficile à décrire tant les objets sont nombreux et disparates, des peaux de bêtes au sol, des grigris, des parures de plumes, des petites statuettes, des outils, beaucoup de motifs léopard sur les fauteuils, coussins, couvertures, tentures – « J'adore ce qui est fait main, tout ce qui est panthère, vous avez remarqué ! », dit-elle en rigolant. Le dessus d'un buffet central est comme transformé en autel dédié aux Indiens, dans un très minutieux agencement d'objets d'ailleurs et de photos de famille :

« J'adore tout cet univers des Indiens. Je trouve que ce sont des gens très proches de la nature, très respectueux de leur environnement. Il y a aussi leur lien avec la spiritualité... J'ai commencé ma collection en allant aux puces. Tiens, ça, ça me plaît. Hop, j'achète. Tout ce qui est dans cette maison a été chiné aux puces. »

Ce goût à agencer des éléments dans un certain style, à cultiver des correspondances dans un mixage d'imaginaires se retrouve dans sa façon de s'habiller :

« Je m'habille pour 50 centimes, 1 euro. Des fois, je trouve des marques, je n'ai pas honte de le dire... Ces chaussures, je les ai payées 1 euro – des santiags – ça coûte hyper cher, ces chaussures... Une fois, j'ai trouvé un maillot de bain Dior, pour 2 euros, pas neuf, mais en super état ; je l'ai mis cet été, j'étais trop belle dedans... »

Certes, Christiane est coquette, maquillée, joliment habillée, mais ce qui retient l'attention est sa recherche de style. Un jour, elle choisira un style rocker, petit blouson en cuir, « un perfecto », précisera-t-elle, pantalon simili-cuir collant, des santiags léopard... Une autre fois, elle préférera un style américano-indien, avec un goût prononcé pour le cuir ou le poil, en tout cas pour une matière animale ou simili-animale. Quelle que soit la tenue (et elle en invente un certain nombre), il y a une recherche.

Son plaisir à recycler les objets et les vêtements fait partie d'un art de ce qu'elle appelle « débrouille » et elle ajoute : « Nous sommes là, nous existons, on a du potentiel, du savoir-faire qu'il faut développer ». Ce sont des propos que nous avons entendus chez d'autres interlocuteurs de la cité.

L'avancée inexorable d'Euromed

Euromed 1, accompagné par « Marseille, capitale européenne de la culture », a entamé une transformation radicale de la zone portuaire. De l'ancienne entrée du Vieux Port, où se trouve maintenant le MuCEM², vers le nord, tout au long des docks de la Joliette, jusqu'à la tour CMA-CGM de l'architecte star Zaha Hadid, les anciens entrepôts et usines se sont métamorphosés

² Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

en résidences, centre commercial, scènes de musique. Euromed 2³ poursuit aujourd’hui son extension, avec une première phase qui concerne, parmi les 80 hectares couverts par ce projet, la réhabilitation de deux anciens quartiers ouvriers, les Crottes et la Cabucelle, traversés par la rue de Lyon, le chemin de la Madrague-Ville et le boulevard du Capitaine Gèze. Cette zone est simultanément touchée par un projet de restructuration des transports : l’extension de la ligne 2 du métro, de la station Bougainville vers une nouvelle station qui se veut à terme un pôle multimodal⁴ au début du boulevard Gèze, à la jonction des deux quartiers cités et du fameux marché aux puces de Marseille, à la porte des quartiers Nord. L’annonce du lancement d’un éco-quartier, confié à Bouygues–CIRMAD, en novembre 2015, dans un périmètre proche du marché, est une nouvelle étape dans la mise en œuvre du projet⁵.

Tous ces projets suscitent, bien sûr, chez les habitants et les commerçants quelques inquiétudes sur le devenir incertain de ce marché, d’autant qu’en sa défaveur peut jouer sa mauvaise réputation, en l’occurrence d’être pour certains un « marché de voleurs », pour d’autres un marché ethnique, pour ne pas dire arabe ou simplement un marché pour pauvres. Est-ce possible qu’un marché aux puces puisse bloquer l’avancée rénovatrice du côté nord du port ? La réponse la plus vraisemblable est non. Mais dans ce cas, quels en sont les enjeux ? Qui se préoccupe du sort du marché aux puces ?

Mais c’est quoi, ce marché aux puces ? Sur quoi pèserait la menace ?

Les Marseillais ont souvent des idées et des opinions différentes selon ce qu’ils en connaissent réellement. Le terme « marché aux puces » lui-même prête à confusion. Le site officiel du marché se nomme « Centre commercial des Puces » ou le « Marché de la Madrague-Ville » ; néanmoins, à l’entrée, il y a autant de signalétique pour le marché de viande mitoyen Slimani que pour le marché officiel. Une des confusions possibles est clarifiée par la distinction que font Michel Peraldi et Véronique Manry (2002) entre le marché « *in* » et le marché « *off* ». Le marché officiel ou le « *in* » – 4 hectares, 1 000 emplois – dessert une population d’environ 100 000 visiteurs chaque semaine, deux tiers venant des quartiers Nord, attirée par une riche offre de marchandises, 300 stands à l’intérieur des halles, 300 forains à l’extérieur, surtout le dimanche, et 100 stands pour la brocante et les antiquaires⁶.

Cette variété de formes commerciales offre une variété de produits : produits alimentaires principalement, mais aussi petits mobiliers, électroménager, produits de confection, tissus,

³ C’est sur un site très ingrat de 170 hectares à tradition industrielle, déchiré par des voies de chemin de fer et des autoroutes, qu’intervient Euromed 2. Il est limité au nord par le Cap Pinède, à l’est par le Canet, et au Sud par la tour CMA-CGM. En 2030, ce site devrait recevoir 14 000 appartements, 20 000 emplois, 30 000 habitants, des bureaux, des équipements, un parc de 14 hectares...

⁴ Le pôle multimodal comprend la station de métro, une gare de bus et routière interurbaine, et un parc à vélos et à deux-roues motorisés.

⁵ « La nouvelle est tombée la semaine dernière : vainqueur de l’appel d’offres lancé en mars dernier par Euroméditerranée, le groupement Bouygues–CIRMAD aura la charge d’aménager l’îlot XXL, 14 hectares en mutation, avec, d’ici 2021, la construction d’un éco-quartier de 200 000 m² regroupant des milliers de “logements, activités, services...” ». Le tout à quelques encablures du futur terminus de la ligne 2 du métro et autour d’un marché aux puces “modernisé”, Laurent d’Ancona, « Marseille : grand saut pour le marché aux puces ? » *La Provence*, le 3 décembre 2015. Disponible en ligne à l’URL suivant : www.laprovence.com/article/edition-marseille/3698128/grand-saut-pour-le-marche-aux-puces.html.

⁶ Quelques éléments d’histoire empruntés à Véronique Manry et Michel Peraldi : dans les années 1980, après avoir été déplacé autoritairement par la ville pour libérer les espaces péri-portuaires, le marché occupe les abords d’un nœud routier et autoroutier dans les espaces industriels du 15^e, espace très ingrat. Après de nombreuses plaintes et après avoir envisagé de le déplacer aux confins de la ville, en 1988, la ville signe une convention avec un consortium privé qui vient d’acheter les ateliers Alsthom pour y installer la brocante et les antiquaires contre le service d’enlèvement des ordures. Très vite, ce site officiel change de vocation et prend l’ampleur d’un véritable centre commercial populaire – ce en quoi l’opération réussit en quelque sorte. Par contre, l’objectif initial de contrôler les éléments indésirables et marginaux échoue. En effet, très vite, un marché informel s’installe à nouveau sur les pourtours de ce nouveau marché bien délimité.

vêtements, chaussures, cosmétiques et enfin, surtout le dimanche, objets de brocante. S'ajoutent à ce dispositif une mosquée, des locaux associatifs, cafés et restaurants. Une partie de cette offre est typée, adressée à un public de culture « orientale » (viande halal, couscous, épices, mobilier, vêtements, livres...). Mais le plus grand nombre des ventes concerne des produits à bas prix et en grand nombre pour des populations diverses et à bas revenus. À cet égard, pour reprendre des termes des auteurs cités ci-dessus, le marché officiel se rapprocherait plutôt d'une zone commerciale de *hard discount* que d'un bazar oriental, avec cependant une singularité propre à ce lieu, à savoir « la passion de l'échange, en sa double nature, lien et gain, un espace où règnent la parole et le toucher ».

Le marché « off »

Alors que la halle officielle consacrée à la brocante et aux antiquaires languit⁷, un marché aux puces d'un type plus ancien, plus désespéré, réapparaît chaque week-end dans le pourtour du marché officiel. Il s'étale tout au long des trottoirs du boulevard Gèze (surtout), de la rue de Lyon, de l'avenue Cap Pinède, d'une manière tout à fait illégale, d'où l'ambiguïté de son statut. Ce « marché aux puces » – qu'on devrait plutôt appeler marché de biffins – a été peu étudié et il est difficile d'en évaluer l'importance. Excroissance d'une grande pauvreté des deux côtés de l'échange, vendeurs et acheteurs, ce marché aux puces est largement stigmatisé. Cet extrait d'un article, paru dans le journal *La Provence* le 2 février 2015, est typique d'une description de ces scènes de vendeurs de rue :

« Le marché aux puces gagne chaque dimanche du terrain. Il déborde et déborde encore..., spécialement sous la passerelle du boulevard du Capitaine Gèze (15^e). C'est là que le marché aux puces donne la pleine mesure de ses boursoflures. 40 000 à 50 000 personnes s'y pressent chaque dimanche. Créant ainsi des embouteillages insupportables... Marseille dessine une zone de non-droit qui s'étire jusqu'au boulevard de la Maison Blanche, au Canet. Sur le pavé, Roms et Maghrébins pour l'essentiel se disputent le marché de la misère. Quatre euros le paquet de Marlboro, 1 euro le sac d'épices, 7 euros le jean pour enfant au lieu de 25. Cinq euros la housse de portable, 2 euros encore la toile cirée, 4 euros la paire de bottes pour femmes... »

Depuis le printemps 1999, sur l'insistance de résidents et de commerçants du marché officiel, et avec le support du maire des 15^e et 16^e arrondissements, une variété de mesures renforçant le contrôle policier a tenté de chasser les vendeurs à la sauvette. La pression constante a restreint l'extension du marché, mais la majorité des vendeurs continue à jouer au chat et à la souris. Une fois installés, lorsqu'ils voient arriver la police, ils ont quelques minutes pour plier leurs marchandises et les jeter dans un caisson. Mais celle-ci repartie, la majorité étale à nouveau ses biens. Combien de temps peut durer cette situation ? Quelles menaces peut représenter le projet en cours pour cette réalité à double face ?

L'avenir incertain du marché

Réfléchissant à l'avenir du marché face au projet Euromed 2, le *manager* du centre commercial des puces, M. Coudert, affirme que le marché (officiel) a une utilité sociale qu'il doit garder : « C'est un lieu de paix qui contribue à l'apaisement ». Samia Ghali, la sénatrice-maire des 15^e et 16^e arrondissements, affirme certains principes : « On ne peut garder le marché tel qu'il est, c'est l'anarchie totale, il y a un manque d'hygiène... Il faut réorganiser le marché. »⁸ Au départ, en 2009, les pouvoirs publics avaient même envisagé – encore une fois (Manry et Peraldi 2002) –, de le transférer vers l'Estaque. En 2012, les autorités impliquées reviennent sur des principes

⁷ « Le marché aux puces », au sens premier du terme, brocante et antiquaires regroupés dans un hall qui leur est consacré dans le marché officiel, n'a jamais atteint, comme les promoteurs l'auraient souhaité, le niveau et la réputation du marché de Saint-Ouen à Paris.

⁸ Réunion publique du 9 mars 2012.

simples : réorganiser le marché afin d'améliorer les conditions d'hygiène, de sécurité et d'accessibilité.

Lors de notre entretien à Paris, l'architecte François Leclerc, chef de projet d'Euromed 2, affirmait que, pour son équipe aussi, ce marché avait une vocation sociale et qu'il s'agissait plutôt de « conforter le système, que la rénovation serait légère ». Le hall qui abritait la brocante et les antiquaires doit être démoli. Ils seront relocalisés dans « la rue des oiseaux », ce qui permettra d'élargir l'espace libre et de recevoir plus de stands et de parkings. Quant au marché informel, ils y ont pensé. Ils ont proposé d'aménager le long d'une des rues utilisées aujourd'hui de petits espaces aménagés, loués bon marché, pour petits commerces, mais cela a été refusé. Leur philosophie serait alors que « la vie reprenne ses droits ! ».

Notre amie Christiane, habituée du « marché *off* », et d'autres, clients et commerçants, n'en sont pas sûrs. Ils craignent que la réhabilitation du marché ne rehausse le coût de location pour les vendeurs et exclue les plus pauvres qui dépendent d'une vente à bon marché. Ils craignent particulièrement la perte de l'informalité du « marché *off* », qui en fait un haut lieu des amateurs de marchandage et une source de revenus pour les « entrepreneurs » les moins avantagés.

« Moderniser », « réhabiliter » le marché aux puces sont des objectifs à résonance familière mais qui laissent entrevoir d'autres réalités : le marché aux puces est au centre de ce que les pouvoirs publics conçoivent comme la « nouvelle entrée » de Marseille. Il est prévu que de nouvelles populations au statut social différent de ceux d'aujourd'hui arriveront (30 000 habitants sur l'ensemble du projet contre les 5 000 d'aujourd'hui, de classe populaire). Le destin du marché aux puces fait alors émerger une question plus large sur le devenir des habitants de ces quartiers et plus largement des quartiers Nord.

Figure 1. Le marché aux puces « in » le dimanche



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 2. L'entrée du marché « in »



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 3. Le plaisir de la nourriture locale



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 4. Le plaisir des couleurs



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 5. L'entrée de la mosquée



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 6. Le marché aux puces « off »



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 7. Un étal comme beaucoup d'autres



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 8. Une forme d'étal improvisée



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 9. La cité de la Visitation



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 10. De la fenêtre de chez Christiane



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 11. Chez Christiane



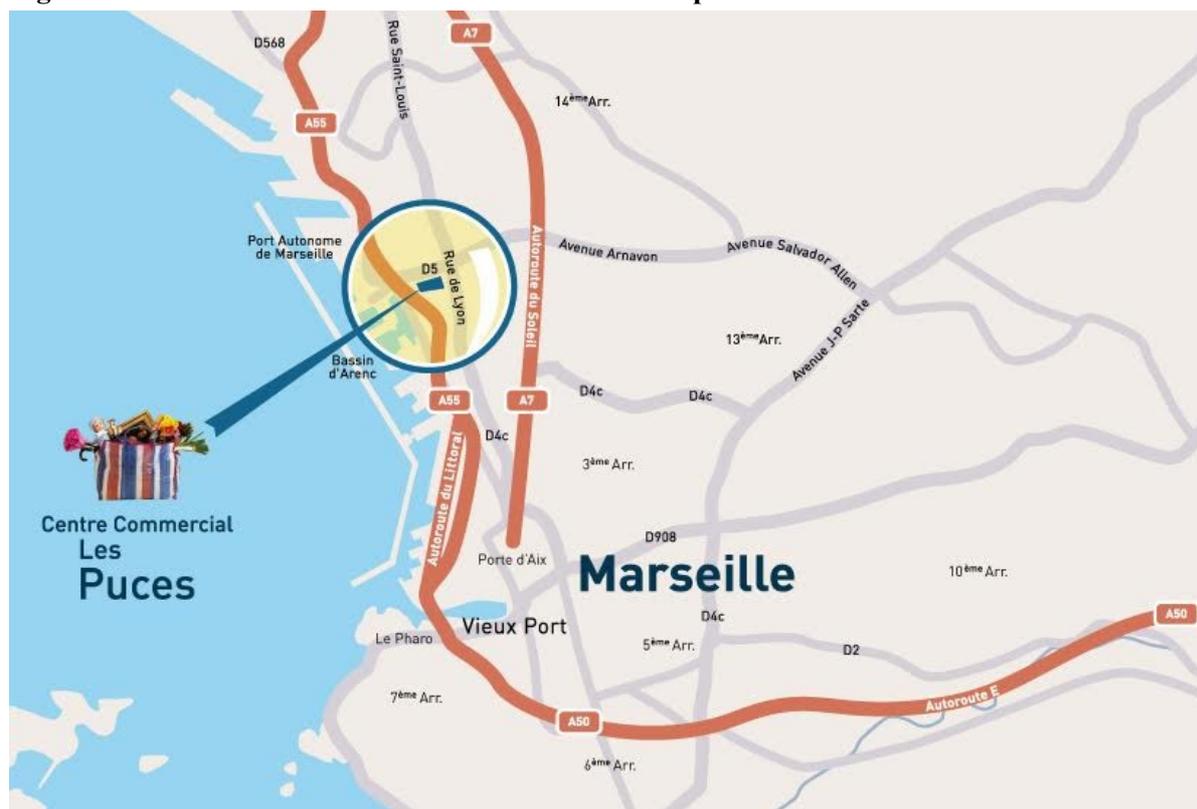
© Michèle Jolé, 2015.

Figure 12. Toujours chez elle



© Michèle Jolé, 2015.

Figure 13. Localisation dans Marseille du marché aux puces



Source : Centre commercial des Puces de Marseille. Site web : www.centrecommerciallespuces.com.

Bibliographie

- Jolé, M. 2012. « Hôtel du Nord. La construction d'un patrimoine commun dans les quartiers nord de Marseille », *Métropolitiques*, 4 janvier. URL : www.metropolitiques.eu/Hotel-du-Nord-La-construction-d-un.html.
- Manry, V. et Peraldi, M. 2002. *Le Lien et le gain : ethnographie d'une place marchande informelle, le cas du marché aux puces à Marseille*, rapport final pour la Mission du patrimoine ethnologique, janvier, 128 pages, Aix-en-Provence : Laboratoire méditerranéen de sociologie (université de Provence – CNRS)/Maison méditerranéenne des sciences de l'homme.

Michèle Jolé, chercheuse associée au CRH-LAVUE (Centre de recherche sur l'habitat – Laboratoire architecture, ville, urbanisme, environnement ; CNRS), est sociologue et ethnographe de l'urbain. Elle s'intéresse depuis quelques temps à la socio-ethnographie et à la marche comme exploration analytique et poétique d'un territoire.

Elle a récemment publié « Regarder » (*Urbanisme* n° 370, janvier/février 2010) et « Le destin festif du canal Saint-Martin » (*Pouvoirs* n° 116, janvier 2006).

William Kornblum est professeur de sociologie et de psychologie environnementale au Graduate Center de la City University of New York (CUNY), et spécialiste des études urbaines et communautaires. Il s'intéresse, dans le cadre de ses travaux, à la France et a pour projet un ouvrage qui retrace son expérience, en tant que New-Yorkais, de son voyage à Marseille.

Pour citer cet article :

Michèle Jolé et William Kornblum, « “Le marché aux puces de Marseille va-t-il disparaître ?” », *Métropolitiques*, 25 avril 2016. URL : <http://www.metropolitiques.eu/Le-marche-aux-puces-de-Marseille.html>.